

Dossier de presse

QUI A TUÉ MON PÈRE

texte **Édouard Louis**

mise en scène **Stanislas Nordey**

12 mars – 3 avril

création



Contacts presse

Dorothée Duplan, Flore Guiraud et Camille Pierrepont, assistées de Louise Dubreil

01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Théâtre National de Strasbourg

Anita Le Van

01 42 81 25 39 | [06 20 55 35 24 | info@alv-communication.com](mailto:info@alv-communication.com)

Dossier de presse et visuels téléchargeables
sur www.colline.fr/bureau-de-presse

Qui a tué mon père

création

du 12 mars au 3 avril 2019 au Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30

distribution

texte Édouard Louis

mise en scène et jeu Stanislas Nordey

collaboration artistique Claire Ingrid Cottanceau

assistanat à la mise en scène Stéphanie Cosserat

lumières Stéphanie Daniel

scénographie Emmanuel Clolus

composition musicale Olivier Mellano

création sonore Grégoire Leymarie

clarinettes Jon Handelsman

sculptures Anne Leray et Marie-Cécile Kolly

Le décor et les costumes sont réalisés par les ateliers du TNS

PRINTEMPS
2019

production

Théâtre National de Strasbourg

coproduction La Colline – théâtre national

édition

Le texte *Qui a tué mon père* d'Édouard Louis a paru aux éditions du Seuil en mai 2018.

sur la route

2 mai au 15 mai au Théâtre National de Strasbourg

à l'automne 2019 au Théâtre Vidy – Lausanne

accessibilité

Le spectacle *Qui a tué mon père* est proposé en audiodescription – diffusée en direct par casque – accompagnée d'un programme en braille et en caractères agrandis

mardi 26 mars à 19h30 et dimanche 31 mars à 15h30.

Plus d'informations auprès de Johanne Peyras – j.peyras@colline.fr

Billetterie 01 44 62 52 52 et billetterie.colline.fr

du mardi au samedi de 11h à 18h30

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e / métro Gambetta • www.colline.fr

Tarifs

- avec la carte Colline de 8 à 13 € la place
- sans carte

plein tarif 30 € / moins de 18 ans 10 €

moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15 €

plus de 65 ans 25 €

1999 – je compte sur mes doigts : une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit. Je me prépare à avoir huit ans. Tu m’as demandé ce que je voulais pour mon anniversaire, et je t’ai répondu : Titanic. La version VHS du film venait de sortir, on voyait la pub passer plusieurs fois par jour à la télévision, en boucle. Je ne sais pas ce qui m’attirait autant dans ce film, je ne saurais pas dire, l’amour, le rêve partagé de Leonardo DiCaprio et de Kate Winslet [...], je ne sais pas, mais j’étais obsédé par ce film que je n’avais pas encore vu, et je te l’ai demandé. Tu m’as répondu que c’était un film pour les filles et que je ne devais pas vouloir ça. Ou plutôt, je parle trop vite, d’abord tu m’as supplié de vouloir autre chose, Tu ne veux pas plutôt une voiture télécommandée ou un costume de super-héros, réfléchis bien, mais moi je répondais Non, non, c’est Titanic que je veux, et c’est après mon insistance, après ton échec, que tu as changé de ton. Tu m’as dit que puisque c’était comme ça je n’aurais rien, pas de cadeau. Je ne me rappelle plus si j’ai pleuré.

Les jours ont passé. Le matin de mon anniversaire, j’ai trouvé au pied du lit un grand coffret blanc, avec écrit dessus en lettres d’or : Titanic. À l’intérieur il y avait la cassette, mais aussi un album photo sur le film, peut-être une figurine du paquebot. C’était un coffret de collection, sûrement trop cher pour toi, et donc pour nous, mais tu l’avais acheté et déposé près de mon lit, enveloppé dans une feuille de papier. Je t’ai embrassé sur la joue et tu n’as rien dit, tu m’as laissé regarder ce film près d’une dizaine de fois par semaine pendant plus d’un an.

Édouard Louis, *Qui a tué mon père*, éditions du Seuil, 2018

Littérature de la confrontation

Qui a tué mon père est l'histoire d'un retour. J'avais 21 ans et je n'avais pas vu mon père depuis quatre ans – presque un quart de ma vie. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, j'ai parlé de mon enfance, celle d'un *queer* né dans un village et destiné à « finir à l'usine ». A l'école, on me traitait de « sale pédé » et quand je rentrais chez moi, j'entendais : « Pourquoi tu es comme ça ? Tu nous fais honte. » J'étais seul partout et c'est mon homosexualité qui m'a obligé à fuir – ce que j'ai considéré comme un échec à l'époque : je n'avais pas réussi à « être des leurs ».

Quand il a ouvert la porte, j'ai eu un choc. Mon père est jeune mais il n'a plus de souffle, il a besoin d'une machine pour l'aider à respirer la nuit, il a subi des opérations suite à une « éviscération » – terme médical que je ne connaissais pas –, son diabète est grave, il a un taux de cholestérol élevé... Il n'a pas de « grande maladie » et a même tendance à dire qu'il « va bien ». Mais est-ce normal d'être dans cet état à la cinquantaine ?

J'ai voulu raconter l'histoire de cet homme, de mes premiers souvenirs d'enfance avec lui jusqu'à sa mort sociale. J'ai écrit sa biographie par le prisme de notre relation, parce que c'est ce qui me paraît le plus honnête : raconter sa vie à travers la manière dont je l'ai connu, mes souvenirs de lui, de nos silences, ses insultes aussi, notre séparation... et aujourd'hui. Je veux en parler parce que personne n'en parle, parce qu'il dit « je vais bien », parce qu'il a vécu dans une telle violence sociale permanente que c'est devenu, pour lui, normal. J'ai parlé de la violence qu'il exerçait, je veux redire aujourd'hui avec force celle qu'il a subie, celle qui traverse les gens avec une telle puissance qu'elle se prolonge en eux.

Cette violence sociale dont je parle n'est pas abstraite, elle s'incarne dans la politique et dans les femmes et hommes qui la font. Ce que produit la politique sur un corps, sur une vie, je pense que c'est une expérience universelle. Mais les écrivains n'en parlent pas. D'abord parce qu'ils ne sont pas concernés : ils sont en grande majorité issus des classes privilégiées. Mais aussi parce que cela ne semble pas un sujet de « littérature ». Quand on parle d'un parent mort à la guerre, c'est une histoire que tout le monde peut entendre. Mais comment écrire la mort sociale d'un homme qui fait partie de ceux qu'on appelle les « exclus » ou ceux que les gouvernants nomment « les fainéants », et sur lequel les gouvernements successifs se sont acharnés ? Il y a des morts plus « littéraires » que d'autres.

Mon père pensera sans doute qu'écrire sa vie est inutile, qu'elle ne vaut pas la peine d'être racontée. C'est essentiel de le faire pour moi parce que ce n'est qu'en partant que j'ai pu comprendre ce que nous avons vécu. Comprendre que mes sentiments les plus personnels s'inscrivaient dans une histoire sociétale – notamment dans une injonction permanente à la masculinité. Et c'est cette conscience qui me permet aujourd'hui seulement de vivre les moments de joie de mon enfance, en les écrivant.

Le théâtre, de par sa frontalité et le temps ramassé qu'il implique correspond tout à fait à ma nécessité de faire naître une « littérature de la confrontation ».

Édouard Louis,

propos recueillis par Fanny Mentré pour le Théâtre National de Strasbourg, mars 2018

Il est toujours vertigineux de voir à quel point les corps photographiés du passé, peut-être plus encore ceux en action et en situation devant nous, se présentent immédiatement au regard comme des corps sociaux, des corps de classe. Et de constater à quel point également la photographie comme « souvenir », en ramenant un individu – moi, en l’occurrence – à son passé familial, l’ancre dans son passé social.

La sphère du privé, et même de l’intime, telle qu’elle ressurgit dans de vieux clichés, nous réinscrit dans la case du monde social d’où nous venons, dans des lieux marqués par l’appartenance de classe, dans une topographie où ce qui semble ressortir aux relations les plus fondamentalement personnelles nous situe dans une histoire et une géographie collectives (comme si la généalogie individuelle était inséparable d’une archéologie ou d’une topologie sociales que chacun porte en soi comme l’une de ses vérités les plus profondes, si ce n’est la plus consciente).

Didier Eribon, *Retour à Reims*, Flammarion, 2010

Au carrefour de l'intime et du politique

J'ai rencontré Édouard Louis au TNS à l'occasion d'une lecture de son texte *Histoire de la violence* dans le cadre de « L'autre saison » en février 2016.

Derrière l'écrivain, j'ai découvert l'homme et son lien très étroit avec le théâtre.

Je lui ai proposé de s'aventurer sur un terrain neuf pour lui : écrire pour la scène, une proposition très ouverte, pas une commande à proprement dire.

Au mois de décembre dernier, il m'a envoyé *Qui a tué mon père*.

J'ai aimé la simplicité et la force du texte, au carrefour de l'intime et du politique et, après une discussion avec Édouard, nous avons convenu que je porterais ce texte en l'interprétant et en le mettant en scène.

Dans ma pratique d'acteur, l'une des lignes de force constituant mes choix est de porter les figures des auteurs eux-mêmes : je suis Falk Richter dans *My Secret Garden* et dans *Je suis Fassbinder*, je suis Christophe Pellet dans *La Conférence*, je suis Pascal Rambert dans *Clôture de l'amour* et dans *Répétition*, il est donc simple et évident pour moi de devenir Édouard Louis dans *Qui a tué mon père*.

J'aime cette forme de consanguinité avec les auteurs, j'aime me glisser dans leur peau.

Qui a tué mon père est d'une part un magnifique chant d'amour et de réconciliation, une plongée dans la mémoire, un retour à l'enfance et d'autre part un « *J'accuse* » d'aujourd'hui écrit dans l'urgence et la nécessité, dans le feu, comme le dit lui-même Édouard Louis.

C'est cette singularité et cette richesse qui me guident dans le travail : Édouard Louis creuse et regarde les invisibles. Il pose des mots, il « parle pour ceux qui n'ont pas la parole » comme le dit Gilles Deleuze, il le fait au cœur d'une structure fine, complexe.

Ce texte s'adosse au *Malheur indifférent* de Peter Handke et aux écrits d'Annie Ernaux et de Didier Eribon, mais affirme une ligne claire qui caractérise Édouard Louis.

Une ligne sensible et percutante à la fois.

Stanislas Nordey, janvier 2019

Elle laissait ainsi le temps fuir et souvent ne s'apercevait pas de la tombée de la nuit. Elle était aveugle dans le noir et avait bien du mal à retrouver son chemin. Devant la maison, elle s'arrêtait, s'asseyait sur un banc, n'osait pas rentrer. Quand elle se décidait à rentrer, la porte s'ouvrait très lentement, la mère apparaissait comme un fantôme, les yeux écarquillés.

Mais le jour aussi elle errait à l'aventure la plupart du temps, confondait les portes et les endroits. Souvent elle ne pouvait pas s'expliquer comment elle était arrivée à tel endroit ni comment le temps avait passé. Elle n'avait plus aucune sensation du temps ni du lieu.

Elle ne voulait plus voir personne, pouvait peut-être s'asseoir à l'auberge parmi les passagers des cars de touristes qui étaient trop pressés pour la regarder en face. Elle ne pouvait plus se déguiser ; avait tout dépouillé. On la regardait et on savait.

Elle craignait de perdre la raison. Vite, avant qu'il soit trop tard, elle écrivit quelques lettres pour pouvoir dire adieu.

—

Peter Handke, *Le Malheur indifférent*, trad. Anne Gaudu, Gallimard, 1975

Si l'on considère la politique comme le gouvernement de vivants par d'autres vivants, et l'existence des individus à l'intérieur d'une communauté qu'ils n'ont pas choisie, alors, la politique, c'est la distinction entre des populations à la vie soutenue, encouragée, protégée, et des populations exposées à la mort, à la persécution, au meurtre.

Édouard Louis, *Qui a tué mon père*, éditions du Seuil, 2018

À l'égard de ce monde, ma mère a été partagée entre l'admiration que la bonne éducation, l'élégance et la culture lui inspiraient, la fierté de voir sa fille en faire partie et la peur d'être, sous les dehors d'une exquise politesse, méprisée. Toute la mesure de son sentiment d'indignité, indignité dont elle ne me dissociait pas (peut-être fallait-il encore une génération pour l'effacer), dans cette phrase qu'elle m'a dite, la veille de mon mariage : « Tâche de bien tenir ton ménage, il ne faudrait pas qu'il te renvoie ».

Annie Ernaux, *Une femme*, Gallimard, 1988

Édouard Louis

Édouard Louis est écrivain. Il a publié trois romans *En finir avec Eddy Bellegueule*, *Histoire de la violence* et *Qui a tué mon père* aux Éditions du Seuil, qui ont été traduits dans une trentaine de langues et font l'objet d'adaptations théâtrales et cinématographiques. Il donne régulièrement des cours et des conférences dans des universités américaines et de nombreux lieux culturels à travers le monde.

Il grandit à Hallencourt dans la Somme avant d'entrer en classe de théâtre au lycée Madeleine Michelis d'Amiens. De 2008 à 2010, il est délégué de l'Académie d'Amiens au Conseil national de la vie lycéenne, puis étudie l'Histoire à l'université de Picardie, où il est remarqué par le philosophe Didier Eribon.

À partir de 2011, il poursuit des études en sciences sociales à l'École des hautes études en sciences sociales ainsi qu'à l'ENS de la rue d'Ulm en auditeur libre. En 2013, il obtient de changer de nom et devient Édouard Louis, en prenant comme prénom le surnom qu'on lui attribue depuis le lycée, et comme nom le prénom du héros de la pièce de théâtre de Jean-Luc Lagarce *Juste la fin du monde*.

La même année, il dirige l'ouvrage collectif *Pierre Bourdieu : « L'Insoumission en héritage »* aux Presses universitaires de France, analyse de l'influence de Bourdieu sur la pensée critique et les politiques d'émancipation.

En mars 2014, il crée et dirige pour ce même éditeur la collection « Des mots », consacrée à des retranscriptions de conférences, des entretiens et des courts textes, dont le premier volume sur Michel Foucault paraît dès le mois de juin, avec notamment des contributions de Geoffroy de Lagasnerie, Georges Didi-Huberman, Leo Bersani, et Arlette Farge.

Cette même année, alors âgé de 21 ans, Édouard Louis publie *En finir avec Eddy Bellegueule*, qui obtient le prix Pierre Guénin contre l'homophobie et pour l'égalité des droits. Édouard Louis intervient régulièrement dans le champ politique aux côtés de Geoffroy

de Lagasnerie. En 2016, ils adressent une lettre ouverte à Manuel Valls, dans laquelle ils l'accusent de ne pas essayer de comprendre les causes du terrorisme. Il était également signataire en octobre 2015 de l'« appel des 800 » en faveur d'un accueil des migrants plus respectueux des droits humains et il participe à la conférence de presse organisée à cette occasion au Louxor, à Paris, aux côtés de plusieurs autres cinéastes, artistes et intellectuels.

Il publie en 2016 son deuxième roman *Histoire de la violence* adapté et mis en scène par Thomas Ostermeier en juin 2018 à la Schaubühne de Berlin, puis *Qui a tué mon père* en 2018.

Stanislas Nordey

Metteur en scène de théâtre et d'opéra, acteur, Stanislas Nordey est né à Paris, en 1966. Après des études au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, il débute la mise en scène en 1987, avec *La Dispute* de Marivaux au Théâtre Pitoëff de Genève.

Avec sa compagnie, il est artiste associé au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis de 1991 à 1995, avant de rejoindre le Théâtre de Nanterre-Amandiers, à la demande de Jean-Pierre Vincent qui l'associe à la direction artistique. De 1998 à 2001, il dirige avec Valérie Lang le Théâtre Gérard Philipe, Centre dramatique national de Saint-Denis.

En 2001, il rejoint le Théâtre national de Bretagne comme responsable pédagogique de l'École, puis comme artiste. Il crée *Violences* de Didier-Georges Gabily en 2001, *La Puce à l'oreille* de Georges Feydeau en 2004, *Électre* de Hugo von Hofmannsthal en 2007, *Incendies* de Wajdi Mouawad en 2008, *Les Justes* d'Albert Camus en 2010, *Se trouver* de Luigi Pirandello en 2012, spectacles repris ensuite à La Colline – théâtre national où il est artiste associé de 2011 à 2014. Il y met également en scène *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling en 2013 et dirige plusieurs ateliers d'écriture et de jeu, notamment avec le projet 1^{er} Acte.

Artiste associé à l'édition 2013 du festival d'Avignon, aux côtés de Dieudonné Niangouna, il crée *Par les villages* de Peter Handke dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Il crée aussi *Lucia di Lammermoor* de Gaetano Donizetti à l'opéra de Lille en 2013, l'année suivante *Neuf petites filles* de Sandrine Roche.

Directeur du Théâtre National de Strasbourg et de son École depuis septembre 2014, Stanislas Nordey y engage un important travail en collaboration avec vingt artistes associés – auteurs, acteurs et metteurs en scène – à destination des publics habituellement éloignés du théâtre et dans le respect d'une parité artistique assumée.

Il met en scène principalement des pièces d'auteurs contemporains, notamment de Martin Crimp, Roland Fichet, Laurent Gaudé, Jean Genet, Hervé Guibert, Manfred Karge, Jean-Luc Lagarce, Armando Llamas, Magnus Dahlström, Frédéric Mauvignier, Fabrice Melquiot, Heiner Müller, Pier Paolo Pasolini, Fausto Paravidino, Bernard-Marie Koltès, Didier-Georges Gabily, et poursuit ces découvertes et compagnonnages au TNS avec Christophe Pellet, Wajdi Mouawad, Falk Richter.

Il joue dans certains de ses spectacles, comme *Affabulazione* de Pasolini et *Je suis Fassbinder* de Richter accueillis respectivement à La Colline en 2015 et 2016 ainsi que sous les directions d'Anne Théron, Wajdi Mouawad, Pascal Rambert, Anatoli Vassiliev, Christine Letailleur notamment dans *Baal* présenté à La Colline en 2017, Simon Delétang et Éric Vigner.

Depuis quelques années, il noue une collaboration forte avec l'auteur allemand Falk Richter, artiste associé au TNS. Il met en scène tout d'abord plusieurs de ses textes : *Sept secondes*, *Nothing hurts*, *Das System*, puis propose d'inventer un spectacle avec lui, *My Secret Garden* avec Falk Richter en tant qu'auteur et metteur en scène et Stanislas Nordey en tant qu'acteur et metteur en scène. Ils réitèrent l'expérience en 2016 avec *Je suis Fassbinder* présenté à La Colline la même année.

Mais pourquoi nous faudrait-il choisir entre différents combats menés contre différentes modalités de la domination ? Si ce que nous sommes se situe à l'intersection de plusieurs déterminations collectives, et donc de plusieurs « identités », de plusieurs modalités de l'assujettissement, pourquoi faudrait-il instituer l'une plutôt que l'autre comme foyer central de la préoccupation politique, même si l'on sait que tout mouvement a tendance à imposer comme primordiaux et prioritaires ses principes spécifiques de division du monde social ? Et si ce sont les discours et les théories qui nous fabriquent comme sujets de la politique, ne nous incombe-t-il pas de bâtir des discours et des théories qui nous permettent de ne jamais négliger tel ou tel aspect, de ne laisser hors du champ de la perception ou hors du champ de l'action aucun domaine de l'oppression, aucun registre de la domination, aucune assignation à l'infériorité, aucune honte liée à l'interpellation injurieuse... ? Des théories qui nous permettent aussi d'être prêts à accueillir tout mouvement nouveau qui voudra porter sur la scène politique des problèmes nouveaux et des paroles qu'on n'y entendait ou qu'on n'y attendait pas ?

Didier Eribon, *Retour à Reims*, Flammarion, 2010

Avec les publics

Vernissage de l'exposition des maquettes du projet scénographie inter-écoles

lundi 11 mars à 18h30

en partenariat avec l'École supérieure d'arts appliqués Duperré, l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Villette et l'École supérieure des arts et techniques Hourdé.

Depuis le mois d'octobre 2018, 80 étudiants, accompagnés par l'équipe artistique du spectacle et les équipes de La Colline, ont travaillé à partir du texte d'Édouard Louis afin d'imaginer une maquette de la scénographie du spectacle. Un jury de professionnels a retenu sept projets qui seront exposés dans le hall du théâtre **du 11 mars au 8 avril**.

*Est-ce qu'il est normal
d'avoir honte d'aimer ?*

Édouard Louis, *Qui a tué mon père*, éditions du Seuil, 2018

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

HIVER

2019

en espagnol surtitré en français

THE SCARLET LETTER

Angélica Liddell

10 – 26 janvier

INSOUTENABLES LONGUES ÉTREINTES

Ivan Viripaev – Galin Stoev

18 janvier – 10 février

en japonais surtitré en français

KAFKA SUR LE RIVAGE

Haruki Murakami – Yukio Ninagawa

15 – 23 février